

SUPPLÉMENT

Premier âge, long : Le Grand Récit

Les historiens se vantent volontiers d'exercer, de pratiquer, de célébrer la mémoire, alors que leur discipline se définit plutôt comme une série d'oublis.

Que voici.

Oubli de cultures différentes

Comme elle commence avec l'invention de l'écriture, l'histoire oublie les peuples qui ne l'ont pas inventée, plus nombreux, semble-t-il, encore aujourd'hui, que ceux qui l'utilisent. L'histoire peut donc pousser certains d'entre nous à un racisme dont l'illettrisme risque de traiter certains contemporains de préhistoriques. Par bonheur, une science humaine, humaine au sens moral tout autant que savant, l'*ethnologie*, relaie ce manque et pallie cet oubli. Les peuples sans écriture ont, eux aussi, une histoire.

J'avoue, d'autre part, avoir appris l'histoire, en Europe, de telle sorte que, même si j'ai su assez vite notre origine africaine,

j'ai longtemps ignoré, avant d'aller au Mali, la splendeur et l'antiquité des civilisations et des cultures noires. Qui, parmi nous, sait que certains pharaons d'Égypte, issus de Nubie, Ésope, le chevalier de Saint-Georges, Alexandre Dumas ou Pouchkine, à qui nous devons une part vitale de notre culture, descendaient de souches africaines ? Le moins que l'on puisse dire est qu'ils savaient écrire...

L'histoire usuelle oublie aussi les temps qui précèdent l'invention de l'écriture. Par bonheur, une science humaine, humaine au sens moral tout autant que savant, relaie ce manque et pallie cet oubli : la *préhistoire*, dont la portée couvre l'intervalle immense entre l'apparition d'*Homo* sur la planète Terre et l'invention de l'écriture, deux dates difficiles à préciser encore aujourd'hui. Chasseurs-cueilleurs, agriculteurs ou éleveurs, ces cultures, ces peuples ont, eux aussi, une histoire. Pourquoi donc l'appeler « préhistoire » ?

L'environnement comme deuxième oubli

Ces trois disciplines, histoire, ethnologie et préhistoire, traitent de notre espèce et d'elle seulement. Je reconnais que beaucoup de travaux, dont le sérieux et la profondeur honorent ces trois sciences, tiennent compte du cadre géographique où se passent les événements humains, parfois même du climat, des plantes ou des animaux alentour. Mais, souvent, il s'agit d'environnement. Ce mot trahit une intention. Tout se passe comme si, individuels ou en groupes, les humains vivaient au centre du monde ou du récit, et le reste à leur périphérie. Nous devons juger cet anthropocentrisme avec la même sévérité critique et les mêmes soupçons que tous les dogmes qui placent

quoi que ce soit au milieu d'un tableau ou d'un projet, donnant alors à cette référence une importance arbitraire et démesurée par rapport à tout le reste, secondaire par rapport à elle.

Autrement dit, l'humain constitue le sujet exclusif ou central de l'histoire, de l'ethnologie et de la préhistoire, voire leur référence. Avec une complaisance pathétique, nous nous mirons, narcisses, en ces trois disciplines. Quand nous parlons des « non-humains » pour désigner choses et bêtes, nous oublions que les bonobos, les cèdres ou les mésanges pourraient nous définir, avec le reste du monde, comme « non-bonobos », « non-cèdres », « non-oiseaux ». Plaisante théorie des ensembles !

L'oubli de l'évolution

Nouveau relais vers l'amont. Comment apparut ce narcissisme hominien ? Pour tenter de répondre à cette question, les experts développent autant de scénarios où interviennent des changements de relief et de climat, des transformations de flore et de faune, bref, des processus indépendants des humains mais dont ces derniers dépendent pour leur émergence et leur évolution. Du coup, les trois disciplines « humanistes » précédentes laissent place, en remontant le temps, à une autre science, la *biologie évolutive*, qui se développe sur une toute autre échelle de temps.

Intervient toujours la même décision : tous les vivants ont, eux aussi, une histoire. Depuis l'âge classique et surtout aux XIX^e et XX^e siècles, la découverte de plus en plus fréquente de fossiles et leur examen de plus en plus précis permirent de dater l'émergence, la formation, la durée, la disparition des espèces, de revoir l'arbre des classifications, de le bouleverser

en y faisant intervenir l'évolution, de le repenser en réseau, d'y introduire la combinatoire, la redistribution continuée des cartes, le hasard et la nécessité..., de remonter à des dizaines, à des centaines de millions d'années, au jurassique, au crétacé, à l'ère primaire, à l'explosion du cambrien où se formèrent les parties dures..., plus haut encore, vers une époque où ne régnaient sur la planète que des monocellulaires. L'apparition de la vie date de trois milliards huit cents millions d'années, moment où d'étranges molécules inventèrent de se dupliquer, nous ne savons encore ni pourquoi ni comment. La *biochimie*, alors, prend le relais de ce que l'on appelait jadis, avec une raison dont nous redécouvrons aujourd'hui la pertinence, l'*histoire naturelle*. Il faut relire avec émerveillement les descriptions, anciennes déjà, de l'univers bactériel par Lynn Margulis et Dorion Sagan.

Mais ici, l'historien s'irrite : cette période, dit-il, nous concerne à peine ; à quoi bon l'associer à l'aventure humaine ? Tout beau : nous avons appris, assez récemment, que le corps humain porte plus de bactéries que de cellules propres, pis, plus de virus que de bactéries. Ce qui se passa aux moments où la vie commença, savoir l'émergence de ces monocellulaires, concerne encore aujourd'hui notre durée, notre espèce, notre santé, notre existence tout entière. Preuve : l'identité individuelle de chacun peut désormais se définir par le paysage bactérien ou viral qu'il porte sur soi. Qu'est-ce que l'homme ? Cet ensemble, ce fourmillement. Mieux encore, historique lui aussi et d'une éblouissante mosaïque, notre ADN mêle et associe mille traces des espèces précédentes dans l'évolution et, parfois, des bactéries qui le parasitèrent. Sur cette combinatoire mouvante chacun pourrait lire ses tribulations.

L'échelle de temps et les grandes populations

Pendant ce voyage en amont vers la préhistoire et l'évolution, adviennent plusieurs explosions numériques : des milliards d'années, de vivants, de cellules. Mes pères les plus proches se remémoraient, derrière leurs épaules et selon leur culture, grecque, hébraïque, voire sanskrite, quelques millénaires au maximum, alors que, désormais, nous voyons se développer un passé colossal, oui, le nôtre, dont les nombres, cependant, exigent une intuition d'accès difficile. De plus, se rafraîchit l'antique idée de chaos. L'émergence de ces bactéries, de ces espèces, ensuite, oblige à penser en termes de grandes populations, d'ensembles innombrables dont les mouvements browniens et les rencontres multiples se distribuent de manière aléatoire, chaotique, j'allais dire quantique. Ces multiplicités induisent de nouvelles idées sur la genèse des choses et des vifs ainsi que sur leurs évolutions. Nous retrouverons ces ensembles en chacune des sciences qui suivent et qui suggèrent d'autres commencements et d'autres bifurcations. Les aléas nombreux au sein de multiplicités disparates ne quitteront plus jamais nos conceptions du temps et de l'histoire. Inertes ou vifs, comme on disait jadis, tous les corps sont mêlés ; nous sommes tous des métis.

J'ose à peine dire que l'évolution fait partie de l'histoire, tant il devient évident que l'histoire continue l'évolution et en découle, au moins comme sa suite, au plus comme sa conséquence. Chaotiques, ces deux suites restent imprévisibles, lorsqu'on les considère de l'amont vers l'aval ; nous trouvons toujours des raisons, des causes et des conséquences, même contradictoires, lorsque nous prenons les choses d'aval en amont. La causalité se conjugue toujours au futur antérieur ; le Grand Récit se raconte en cette conjugaison.

De plus, à ne se référer qu'aux humains – habillés, réchauffés, outillés, graveurs de tablettes... –, l'histoire, étroitement brève, oublie le temps des vivants dont la prolifération les précède, les fit naître, les entoure, les abrite, les nourrit, leur permet de survivre. Les exterminons-nous aujourd'hui parce que nous les oubliâmes? Nous ressouvenir de ce passé géant contribuera peut-être à éviter leur éradication. Cette anamnèse longue contribuera-t-elle à notre survie?

L'oubli de la Planète

Mais, derechef, ces milliards de vivants habitent une planète qui, elle-même, commença, évolua, se constitua peu à peu en berceau ou habitat de leur existence. Nouvelle décision: comme les humains, comme les vivants, la Terre a, elle aussi, une histoire. Pour la raconter, une nouvelle science prend le relais des précédentes, centrées sur la vie seulement, la *physique du globe*, qui énonce la manière dont des poussières – encore une grande population, nouveaux chocs aléatoires – puis des blocs, dits planétésimaux, se heurtèrent, se mêlèrent, se combinèrent par accréation et constituèrent peu à peu cet habitat brûlant, ensuite aquatique, puis vital..., condition de notre existence, où les continents dérivèrent pendant des millions d'années, opérant ainsi un partage hasardeux et décisif des espèces de flore et de faune, donc des cultures.

Nous vivons dans un monde, sur un vaisseau fort particulier, dont les caractéristiques astronomiques, climatiques, géophysiques et chimiques, dont la mosaïque rarissime, semble-t-il, parmi l'Univers, favorisèrent l'éclosion de cette vie évolutive, dont l'histoire n'est, finalement, qu'une suite encore

plus rare. À la contingence de la vie s'ajoute celle de cet habitat global composé de niches en foule.

Conditions physiques

Mais notre habitat ne saurait se comprendre, n'a pu se construire – et nous ne pourrions survivre – sans l'installation de conditions physiques strictes: climat plus ou moins clément, Terre plus ou moins ensoleillée, rythmes divers, circadien, saisonnier, annuel, en accord avec les nôtres propres. Dès lors, de nouveaux savoirs extérieurs aux relations entre nous prennent encore le relais des sciences proprement humaines. La *climatologie*, la *physique du globe*, déjà citée, la *mécanique céleste* décrivent tour à tour la construction, de plus en plus large, de la maison dont le confort nous permet de survivre, en même temps que les autres espèces et en leur compagnie. Les cercles dans les troncs d'arbre moins bien que les carottages dans les glaces du Grand Nord nous enseignent que le climat, dont les variations, à court, long et très long termes, obligent les cultures humaines à évoluer, a une histoire dont nous connaissons de mieux en mieux les fluctuations chaotiques, en accord avec la contingence générale de toute évolution.

Nous avons appris, en outre, que la Terre elle-même ne pourrait abriter aucun vivant si elle ne se situait point à une distance favorable de son étoile. Notre planète naît, change, se transforme – les séismes le confirment –, évolue de sorte que l'on peut répéter que notre planète a une histoire. Mais celle-ci resterait incompréhensible indépendamment de l'ensemble astronomique dans lequel ces variations s'insèrent. Dès lors, le Système solaire a, lui aussi, une histoire dont nous connaissons

de mieux en mieux, au moins depuis les frustes anticipations de Laplace et de Kant, la formation et les tribulations sur le long terme.

Le dernier oubli de l'Univers

Or les milliards de vivants, nous compris, qui habitent la Terre se composent d'atomes, nouvelle grande population : hydrogène, oxygène, carbone et azote, plus quelques métaux, éléments qui furent formés parmi les premiers dans la fournaise des étoiles et des galaxies, émanées, en nombre innombrable, d'un événement, le big bang, suivi de l'expansion de l'Univers, selon les modèles plus ou moins admis, aujourd'hui, par la communauté des chercheurs.

Comme les humains, la vie, la Terre, son climat et son système, l'Univers a une histoire, racontée par des sciences qui prennent le relais des précédentes, *l'astrophysique* et la *cosmologie*, savoirs qui changent même notre notion commune de l'espace et du temps.

Datation

Toutes les sciences qui se succèdent en amont l'une de l'autre, comme des conditions irréversibles et comme emboîtées, si on les considère en se retournant vers le passé, comme font les historiens ont en commun la préoccupation, proprement historique, de dater leurs objets, de sorte que, mises bout à bout, les ères ainsi comptées forment ce que j'ai nommé jadis le Grand Récit. Ces datations furent le fruit de méthodes fines et d'exploits expérimentaux souvent récents. Ce Grand Récit

ne date lui-même que de quelques années, au moment même, ironie de l'ignorance, où des philosophes caractérisaient les temps présents, dits par eux postmodernes, par la disparition des grands récits, alors que nous savons évaluer la date de naissance des vivants, trois milliards huit cents millions d'années, celle de notre planète, quatre milliards, et celle de l'Univers, quinze milliards. La datation, dont le souci caractérisait surtout les historiens, devient une préoccupation majeure et parfois la réussite des sciences dites dures. Bien nommée, l'histoire naturelle date, de même, l'apparition, la survie et, parfois, la fin des espèces.

Bilan général : toutes les choses autour de nous et en nous – plantes et bêtes, bactéries, roches et métaux, la Terre et le Ciel, le Monde et l'Univers – ont une histoire, aussi racontable que la nôtre, conditionnelle de la nôtre, sans laquelle la nôtre n'existerait point, mais que celle-ci, obnubilée par notre nombril, oublia. Chevauchant, le Grand Alexandre, soldat impitoyable, se juche sur un destrier qui a une histoire, comme lui, et tient à la main une lance de bronze, dont l'alliage de la pointe et le bois de la hampe ont une histoire aussi, de même que le Soleil qu'il intercepte devant le tonneau, historique encore, de Diogène. Doublant le récit, arrogant, du Cynique, nous pensons en philosophes situés derrière son petit habitat.

Écriture

Je reprends : l'histoire commence avec la naissance de l'écriture. À la fin de son livre, *Les Neurones de la lecture* (O. Jacob, 2007), Stanislas Dehaene, à qui l'on doit la désignation des groupes de neurones décisifs dans cet exercice, pose une question

pertinente: à quoi donc servaient ces filets nerveux avant que les humains inventassent l'écriture? Il répond: nos lointains ancêtres, les chasseurs-cueilleurs, les utilisaient pour déchiffrer les traces laissées par le gibier. Réponse aussi intéressante que la question, même si nous ne disposons d'aucun document pour la vérifier. En effet, tout bon chasseur peut estimer, par la marque de ses pattes dans la poussière ou la boue, par la touffe de poils arrachée par l'écorce d'un arbre proche, l'âge du sanglier, ses sexe, pelage, poids et taille, mille détails qui étonnent l'ignorant de cet art et qui lui échappent. Le bon chasseur lit, après avoir appris à lire. Que déchiffre-t-il? Une empreinte codée. Or cette définition peut passer pour caractériser l'écriture humaine historique elle-même. Enseigner à lire aux enfants des écoles consiste, justement, à les familiariser avec tel codage, d'abord celui de leur propre langue, pour découvrir ensuite, selon l'expertise atteinte, d'autres types de graphies – grecque, cyrillique, chinoise... – puis déchiffrer, avec Champollion, les hiéroglyphes, enfin des langues inconnues, comme le linéaire B ou l'étrusque... Les codes dont les labyrinthes ornent désormais nos objets ou nos messages, à l'ère dite digitale, ne ressemblent-ils point, comme deux gouttes d'eau, aux empreintes, elles aussi digitales? Ce cheminement de cryptographie rencontre, au passage, les usages de police qui obligent à laisser, sur les documents officiels, nos empreintes du pouce ou de l'index comme témoignage et garantie de notre singularité. Voilà une empreinte qui par sa complexité ressemble fort à celles déchiffrées par le chasseur-cueilleur. Mieux encore, le roman policier célèbre jusqu'à la nausée la finesse de certains détectives pour comprendre le sens de celles laissées, sur les lieux du crime, par le ou les assassins. Ils détectent en lisant,

nous lisons en décodant. Ainsi suit-on le passage aisé, dont le chemin paraissait, au premier abord, étrangement long et imaginaire, entre le mammoth ou la biche dont les chasseurs lisent les marques de pas et le sens déchiffré par les doctes sur les tablettes où dansent des baguettes et bâtons cunéiformes.

Les choses elles-mêmes écrivent-elles?

Argument d'opposition: va pour l'écriture généralisée, mais les molécules, les plantes et les bêtes, mais les choses elles-mêmes, roches, climat, mer, planète, étoiles et galaxies, n'écrivent pas, direz-vous. Réponse: qu'est-ce que l'écriture, à nouveau, sinon un ensemble de traces qui codent un sens? Or les vivants et les choses laissent ou émettent tout justement des marques d'où nous induisons parfois quelques détails et ensembles inouïs: ossements fossiles, cristallisation des roches volcaniques, poussières découvertes par le carottage des glaces, radioactivité du carbone 14, lumière des galaxies et des étoiles et, plus récemment, ondes gravitationnelles, dont nous apprenons peu à peu à déchiffrer le sens. Ce faisant, nous parvenons à reconstituer des corps entiers, des époques longues et des événements considérables. Nous ne pourrions rien dater sans découvrir ces traces, les interpréter, les décoder, bref, les lire pour tenter d'en évaluer l'ancienneté. L'enfantine joie de lire enfin, l'exploit paléographique de déchiffrer les hiéroglyphes deviennent alors des pratiques et des réussites généralisées à l'ensemble de l'encyclopédie: évolution des vifs, physique du globe, cosmologie. Le monde des choses, celui des vivants et l'univers des autres mondes se présentent comme des livres ouverts dont les sciences entreprennent de déchiffrer le secret

enfoui dans un type particulier de codage. Cette réussite peut passer pour l'une des grandes découvertes de ces dernières décennies, sauf que Galilée avait, en son temps déjà, déclaré que le monde était écrit en langue mathématique. Dépliant peu à peu le palimpseste indéfini du monde, nous vérifions chaque jour la généralité du propos. Et donc, qui émet, qui reçoit, qui stocke et traite, qui laisse ces traces codées, au bilan, qui écrit ? Réponse : les vivants sans exception, sur les choses et entre eux, les choses du monde les unes sur les autres, les planètes sombres, les étoiles scintillantes et les galaxies lumineuses...

Conclusion : si l'histoire commence avec l'invention de l'écriture, alors elle commence bien au big bang – dont le rayonnement cosmologique reste une trace lisible – et continue le long du Grand Récit, chaque science citée plus haut s'adonnant à un décodage singulier de ces millions de tablettes de cire gravées. Si l'histoire commence avec l'écriture, alors toutes les sciences entrent, avec le monde, dans une histoire nouvelle et sans oubli. Au bilan, si l'histoire des hommes n'est pas une science, toutes les sciences entrent dans l'histoire. Elles célèbrent toutes la mémoire, celle des choses et des vifs aussi bien que celle des hommes qui, je le répète, en dépendent.

Paysages pour le Grand Récit

Je ne peux désormais contempler la dentelle rocheuse des côtes de Bretagne sans essayer de lire l'écriture de l'érosion ; sempiternellement, vent et vagues marquent leurs traces sur la côte dure dont les pleins et les déliés flamboyants étalent un texte ancien et nouveau, oui, un palimpseste, qui raconte à sa manière l'histoire des bords communs à l'océan et au

continent ; voici donc une mémoire. Je ne peux plus contempler les séries indéfinies de lames qui déferlent sur cette dentelle sans chercher à estimer la durée immense de cette partition, invariante par variations, en écoutant le chant, variable et permanent, du plus grand des instruments à vent. Le doux mouvant de l'eau conserve la mémoire immémoriale de son ressac de manière plus stable que le dur de la roche effritée, peu à peu sous la caresse, parfois violente, de cette mouvance.

Le doux dure plus et mieux que le dur.

Face au vent, la brise lisse les lames qui, en déferlant, blanchissent d'écumes et d'embruns le côté sous le vent ; de plus, celui-ci se montre, horizontal, en nappes de gouttelettes, au ras des crêtes, comme une voile tendue. Un orage semblable laisse noir l'ubac de la montagne et blanchit de neige son adret, le vent se montrant, horizontal, en nappes de perles, au ras des crêtes, comme un voile qui se tend. Monts et mers échevelés.

Même forme : deux profils, sombre et clair, en triangle, deux plans parallèles, translucides mais matières différentes, fluide et solide. Toute-puissante, la brise soulève la mer qui lui est soumise et heurte le mont qui, fier comme un chêne, interrompt sa course et la casse. Mais, pliante et plissée, elle résiste, éternellement, alors qu'il se corrompt, atome par atome, et, ainsi, compte le temps. En des millions d'années, elle n'a pas laissé une seule goutte en chemin ; dans le même temps, le mont, en s'effritant, devint une plaine. Au rythme invariant des ondes répond une horloge à code variable. Mer : partition immortelle ; relief : écriture dont le chiffre change à chaque plage. Musique et langage. Le doux dure mais le dur ne dure pas.

Les trois fleuves

Beaucoup croient qu'au long des fleuves s'écoule de l'eau douce seulement. De fait, au-dessus du lit, la vapeur d'eau, évaporée, va nourrir des nuages variables qui, çà et là et temps par temps, retournent en neige, pluie, giboulée ou grêle, dans le cours de leur départ. De même, au fond de leur lit, d'épaisses nappes de sables et de graves avalent la montagne avec la majestueuse lenteur des glaciers. Ainsi un caillou dragué au cours moyen de Garonne est-il une mémoire dont la forme oblongue et la surface lisse, érodée par les sablons épars et les pierres voisines, racontent, si on sait les lire, sa descente longue, continûment poussée par le flux, mais interrompue, au hasard, par des accidents de climat ou du relief, à partir des Pyrénées ou du Massif central. L'écriture de ce fragment de granite, de calcaire ou d'ophite, semblable à une tablette de cire, est plus facile à déchiffrer que celle, translucide, des tourbillons d'eau douce, courants et contre-courants mêlés, ou que celle, fluente, des turbulences de nuages, de pluies et d'évaporations qui, statistiquement, font que l'on se baigne toujours dans le même fleuve. Ce caillou relate des invariances par les variations de ces deux cours doux sur ce cours dur ou de ce cours dur sous ces deux cours doux. Voilà une mémoire écrite parmi une histoire complète. Ainsi Garonne passe-t-elle, à mes yeux, pour une sœur aînée de Clio, mieux encore, plus concrète qu'elle.

Ô combien de millénaires les humains ont-ils mis pour imiter les pierres ! Ô en combien peu d'années oublièrent-ils leurs appels !

Mensonge et fidélité

Comme les corps, les âmes et leurs traces, toutes choses sont donc des mémoires, subtilement, multiplement codées, conservatrices à long terme, plus fidèles que celles des humains, sans mensonge ni férocité, sans intention perfide ni projet de tromper, seulement difficiles à déchiffrer, selon la forme et l'entrelacement des marques et suivant la matière sous-jacente dans ou sur laquelle leur profil codé se trace. Dans un cas, l'historien tente de débusquer un mensonge ou de critiquer quelque faux témoignage ou une imagination exagérée ; dans l'autre, le savant cherche à se repérer dans un labyrinthe délicat et multiplement chiffré. Ainsi la lumière et son parcours, une roche volcanique, l'ADN d'un individu ou l'espèce elle-même... ce caillou... se souviennent-ils et ont-ils inventé, en étant soumis, eux aussi, à quelque évolution contingente, à quelque combinaison en mosaïque ; ainsi leurs corps mêlés répondent-ils continûment aux deux questions : d'où venons-nous ? qui sommes-nous ?

Les chaos des choses et des hommes

Ce Grand Récit, à l'intégration peu à peu cohérente, mémoire globale et fleuve d'inventions, a-t-il un sens global, moins au sens de la signification qu'à celui de la direction ? Autrement dit, la question, traditionnelle en philosophie, du sens de l'histoire humaine se généralise-t-elle au Grand Récit qui la précède et l'accompagne ?

Observons d'abord qu'il doit ce nom au fait qu'il s'agit, en effet, d'un *récit*, dans le sens proprement littéraire, d'un bon roman ou d'une comédie bien construite, ensemencés de

rebondissements inattendus, imprévisibles, comme des coups de théâtre, mais aussi et surtout au sens de la théorie du chaos, dont les bifurcations aléatoires, imprévisibles vues de l'amont, peuvent prendre une cohérence, considérées, à l'inverse, de l'aval. Autrement dit, ce récit n'a de sens que si on le raconte au futur antérieur, chemin que je viens, justement, d'emprunter, alors qu'il reste sans finalité d'amont en aval. Cette absence de finalité est l'outil de base des savants : si elle existait, ceux-là ne feraient plus de science. Ainsi a-t-elle conquis le terrain de la première question de la philosophie : d'où venons-nous ?, empiété en partie sur la suivante : qui sommes-nous ?, sans pouvoir répondre à la troisième : où allons-nous ?

Insondable inquiétude, pourtant : comment une durée aveugle, sans autre pilote que le hasard, peut-elle produire des lumières aussi rationnelles que la loi de Newton pour l'inerte ou le cycle de Krebs pour les vifs ? Le sens de l'histoire n'advierait-il que par l'entêtement et les projets humains ? Mais, que je sache, notre propre histoire humaine reste, elle aussi, imprévisible, d'amont en aval – qui peut dire l'avenir, même le lendemain, pour un événement politique, un groupe, une nation, une langue, la Bourse, une puissance, même mondiale... ? –, alors que l'histoire raconte volontiers, d'aval en amont, et avec mille apparences de raison, les causes, parfois comiquement opposées, pour lesquelles s'acheva l'Antiquité ou émergèrent les ères que nous appelons Moyen Âge ou Renaissance. La théorie du chaos s'appliquerait-elle également aux choses et aux hommes, au Grand Récit de l'Univers ou de la Vie, comme aux nano-récits de nos manigances ? Nous nous délivrons de deux oublis : celui de l'évolution et celui de ce récit mondial, tous deux contingents, l'oubli des hasards

dispersés parmi l'histoire humaine et ses grandes populations d'événements, à l'imprévisible cours. Je reprends plus loin cette question.

L'âge du commencement

Multimilliardaire, le Grand Récit peut-il passer pour l'âge du Père ? Les « créationnistes » polluent la question pour prendre les sciences et l'histoire à rebours, d'amont en aval, dans le sens de la finalité. Or, aussi bien les savants que les historiens ne parlent jamais que d'aval en amont, dans le sens inverse, en remontant vers le commencement, comme je viens et ne cesserai de le dire et de le faire. Les sciences des premiers enrichissent l'histoire des seconds en entrant dans le temps et en y faisant entrer les vivants et les objets du monde, mais refusent d'entrer dans le sens de l'histoire, au sens de la finalité. Voilà pourquoi s'achève, presque en même temps que la révolution industrielle, l'âge des Lumières, au moins en partie. Celui-là donnait aux sciences le rôle de moteur du progrès, ce qui reste vrai à bien des égards ; mais il leur donnait, en outre, une finalité délaissée aujourd'hui où elles acquièrent plutôt une fonction historique et critique. Elles collaborent, en effet, à établir nos commencements, mais aussi, et à l'inverse des promesses messianiques de jadis, allument des clignotants devant les destructions de l'environnement. Répondant de manière précise à la question : d'où venons-nous ?, elles nous conseillent de ne pas nous diriger vers la catastrophe où nos usages semblent nous précipiter. Les Lumières et la révolution industrielle plus les idéologies associées répondaient à l'envi à la question : où allons-nous ? et nous promettaient le paradis

sur terre. Les sciences, aujourd'hui, nous freinent brusquement sur cette voie devenue périlleuse, voire mortelle. Où allons-nous? Je ne sais, mais, au moins, n'allons pas là.

Cela dit, ce premier âge contient toutes les conditions génériques du nôtre. Existerions-nous sans les atomes qui composent nos cellules, sans l'habitat de cette planète aux positions et mouvements exceptionnels, sans eau, sans ces molécules qui se dupliquèrent, sans le réseau de ces espèces dont nous ne sommes qu'un fil et qui nous alimentent? Voilà, en amont, ce dont nous héritons; non point seulement d'une somme, mais d'un ensemble temporel de développements et de métamorphoses.

Une philosophie de l'histoire ne peut plus ne pas tenir compte de ce nouveau temps, colossalement long, ni de ces grandes populations, où tout ce qui existe a une histoire, âge conditionnel et formateur du nôtre, sans lequel nous n'existerions ni comme individus ni en groupes, âge où apparurent des choses et des vifs qui sont, eux-mêmes, des stocks d'information, autrement dit, des mémoires, datables parce qu'écrites.

L'encyclopédie dans l'espace et dans le temps

Les datations réussies par les sciences pendant les deux derniers siècles contribuèrent donc à installer une chronologie précise, objective donc toujours rectifiable, partie des origines de l'Univers pour descendre jusqu'à nos jours ou, plutôt, partant de nos jours pour courir vers les commencements. Du coup, les anciennes encyclopédies, celles des Lumières, d'Auguste Comte, ou d'autres plus contemporaines, dessinées sur un

espace et présentant l'ensemble du savoir comme un tableau classé selon tel ou tel ordre abstrait, plus ou moins arbitraire, laissent place à cette nouvelle *chronopédie* dont le flux temporel accompagne les choses et le monde, selon leur apparition ou leur effacement, et fait apparaître les sciences, les unes après les autres, en même temps que le monde se forme. La suite acquiert, ainsi, au moins une apparence d'ordre objectif. Les sciences, ensemble, entrent dans l'histoire et, par pénétration réciproque, l'histoire entre dans les sciences.

De nouveau, le récit et le chaos

Induite par cette série de découvertes, la vraie surprise cognitive émane moins, cependant, de cette superbe installation, en recherche constante de cohérence, que de ce passage de l'espace au temps et de cette mutation d'ordres arbitraires en un ordre « naturel ». En effet, la structure même du temps, au cours de ce que j'ai nommé le Grand Récit, se révèle de type chaotique et non, comme à l'ère des Lumières, de manière linéaire. Cela signifie, je le souligne à nouveau, que, considérées à partir de l'amont, les émergences ne sauraient se prévoir, mais que, vues de l'aval, elles peuvent apparaître comme rationnelles, découlant d'une ou plusieurs causes, ou plutôt conditions, que l'expert découvre comme nécessaires mais qui n'accèdent jamais à la suffisance. Cette distinction logique et mathématique éclaire de manière rigoureuse ce mouvement rétrograde du vrai. Avant, aveuglement; par après, diverses variétés de clairvoyance. J'aime à le redire, le Grand Récit est bien un récit, roman scandé de suspenses, tragédie ou comédie traversées de messagers apportant des nouvelles qui, en faisant

bifurquer le temps, augmentent la tension de l'attente, comme dans l'histoire ordinaire.

En ces œuvres humaines, le temps s'ensemence, en effet, de surprises : un légionnaire survient pour annoncer que, parmi les Horaces, deux sont morts et le troisième fuit, pour annoncer donc la défaite de Rome ; quelques heures plus tard, le même ou un autre annonceur vient crier victoire, le survivant ayant tué les trois Curiaces d'Albe, un à un. Voici le vainqueur, auréolé, si brûlant de gloire qu'il va tuer sa sœur... Et qui aurait prévu, qu'après la prise de la Bastille, le peuple croirait se saisir du pouvoir ? Et qui a, ces dernières années, annoncé à l'avance l'écroulement subit du mur de Berlin ou les crises financières qui nous ont secoués ? Les circonstances de l'histoire sont tout aussi imprédictibles que celles des œuvres de fiction réussies. Prêt à s'endormir, l'enfant demande à sa mère de lui raconter une histoire. La maman questionne : « Où en étions-nous hier au soir ? Nous en étions à : "et alors", répond le petit. Et alors, contre toute attente, Rome vainquit Albe ; et alors, la Bastille prise, le pouvoir royal tomba ; et alors, le mur de Berlin s'écroula... » Et alors ? Politiques avant le résultat des élections, stratèges devant l'ennemi, financiers sanctionnés par la Bourse, joueurs choisissant leur coup, amoureux en attente d'un oui, paysans questionnant, au matin, le ciel..., voici l'interrogation que nous tous posons à l'avenir : qu'arrivera-t-il l'an prochain, demain, même ce soir ou tout à l'heure ? Qui peut le prédire ? Voilà les futurologues en rapide déconfiture. Or donc, sur cette même question, juché sur la rive aval et une fois tout advenu, l'historien triomphe et découvre les causes ou conditions de l'enchaînement de ces circonstances – son collègue en trouve d'autres, aussi, souvent étrangères aux premières, d'où un bouquet plaisant

d'interprétations. Ce mouvement rétrograde du vrai ou, plutôt, ce futur antérieur de la cause caractérise tout récit fertile en rebondissements, du conte pour enfants à la comédie, du roman policier à l'histoire même. Des tragédies grecques ou classiques, les critiques vont disant que les meilleures développent une logique fatale... Certes, mais ni pour les héros ni pour les spectateurs, seulement pour l'érudit. Autrement dit, le temps de l'histoire et celui des histoires sont de structure analogue, comme celui qu'établissent ou suivent les sciences. L'Univers produit le carbone après l'hélium, l'évolution fait émerger les oiseaux après les dinosaures, toutes choses ou vivants imprévus, mosaïques combinées, corps mêlés d'éléments de tous âges et venus de partout, monstres pleins ou dénués d'espérance, mais Mendeleïev, d'une part, et les darwiniens, de l'autre, découvrent, vues de la rive aval, deux rationalités plus ou moins convaincantes en ces deux successions. De même, je rédige ce livre au futur antérieur ; il s'arrête à la date exacte de : *maintenant*, et ne s'aventure jamais à prédire ni à désigner quelque finalité que ce soit, encore moins à définir une raison dans l'histoire, dont l'énoncé conduirait à l'absurdité du mouvement perpétuel. Conclusion : les savants deviennent les historiens du Grand Récit. Mieux encore : liées toutes ensemble par la succession des dates, les sciences rejoignent, par le temps qu'elles décrivent ou produisent, la littérature.

Noces des sciences et des humanités

Nous n'aurions jamais rêvé pareille fête, imprévue et d'une éblouissante nouveauté. Pour la première fois, nous pouvons célébrer les fiançailles, les accordailles, les épousailles sans

chamaille des sciences et des humanités. Toutes deux racontent certes des choses différentes, mais en s'appuyant sur la même structure du temps, sur la même contingence de l'événement, sur le même type d'évolution, sur la métamorphose continue de la nouveauté surprenante en une rationalité causale, nécessaire et non suffisante.

Cela ne sonne pas pourtant si rare ni si original ; cela suppose simplement que le temps des hommes percole exactement comme celui du monde. Étrangement, l'ignorions-nous, narcisses ? Le monde invente-t-il comme nous, que dis-je, mieux que nous ? Oserai-je dire : le monde pense-t-il ? Au moins écrit-il, au moins se souvient-il, au moins laisse-t-il des traces, au moins amasse-t-il des milliards de mémoires.

Ichnographie, science universelle

Nouvelle, assurément, la science universelle d'aujourd'hui pourrait se nommer *ichnographie*, puisque les sciences dites dures interprètent les empreintes laissées par les événements des mondes inerte et vivant – *ichnos*, en grec, la « trace de pas » – comme la philologie, l'histoire, bref, les sciences dites douces interprètent les restes et les écritures humaines. Ce terme d'« ichnographie » désignait, au XVII^e siècle, l'intégrale des profils sous lesquels on peut voir un objet. Fêtons donc cette intégration du savoir dont Stanislas Dehaene dessina l'un des chemins, dont la sinuosité court des neurones de l'écriture à ceux, les mêmes en effet, qui lisaient les traces laissées par le gibier. Cette science générale décrirait l'immense variété de ces restes, de ces traces, et des manières dont les diverses disciplines les traduisent, des mathématiques les plus abstraites

et claires aux passions humaines les plus fines et les mieux cachées.

Cette reconstruction de la connaissance pose, pour finir, une question proprement métaphysique : existe-t-il un porte-empreinte, cette mystérieuse *chôra*, dont le *Timée* de Platon évoque le caractère universel, le comparant à l'utérus maternel ? Peut-on concevoir, comme support universel, l'espace-temps que je m'appête à décrire, table rase sur laquelle toutes les choses, tous les vivants du monde, toutes les langues humaines laissent leurs traces ?

Les déchiffrer, les lire et les interpréter font entrer le monde dans l'histoire, comme *Le Contrat naturel* l'invita dans le droit, comme *Biogée* lui donna la parole, comme *Yeux* lui reconnut la représentation, comme le livre présent va lire en lui la circulation de l'information. Au-delà de l'histoire, *Le Passage du Nord-Ouest* et *Le Tiers-Instruit* avaient aussi dit les sciences humaines vaines sans les sciences dures et celles-ci cruelles sans les premières.

Le passage au deuxième âge

Après une histoire sans homme, vint celle où nous apparûmes. Voilà un nouvel état du monde où tout évolue, comme devant, mais avec, en plus, la marque des humains, dont la présence et l'activité préparent, de longue main et sans le savoir, l'ère dite anthropocène. Les traces que les hommes marquent sur le monde s'ensuivent de celles que le monde marque sur soi-même et sur nous. Cette nouveauté apporte-t-elle un sens à l'évolution ? De manière traditionnelle, la question se pose, à nouveau : si l'évolution de l'Univers et des monde inertes ou vivants n'en a pas, l'histoire humaine a-t-elle un sens ?

Héritage continu : énergie-entropie, vie-mort

De l'ensemble des sciences qui lisent tour à tour les traces de l'évolution mondiale et vivace, retenons une leçon. Les diverses mosaïques des choses et des vifs, leur diversité combinatoire, le disparate luxueux des éléments et de leurs compositions témoignent d'une énergie colossale qui les fait apparaître, les pousse à naître, les suscite, les traverse, les modèle, les différencie, leur donne forme et lance leur action. Mais cette puissance ne peut produire un mouvement perpétuel; elle laisse derrière son déploiement les résidus de sa dépense, les décombres de ses constructions, elle paie le prix de ses acquisitions, toutes images naïves de ce que les sciences nomment l'« entropie ». La flamme jaillit haut et laisse, éteinte, des cendres; tout moteur a un rendement fractionnaire. Ainsi le couple énergie-entropie gouverne-t-il l'Univers, commence au big bang, lance l'expansion et se multiplie en lieux somptueux et individués, mais ensemence partout des niches locales où se prépare un *big crunch* global et final. Mais qu'importe le modèle cosmologique, reste le couple au travail: énergie-entropie.

Or un couple analogue se découvre et se retrouve, comme sa traduction, dès que naissent les espèces, où un jet aussi puissant de vie, produisant à profusion, pendant des milliards d'années, d'innombrables variétés, se paie, en lieux et temps incertains, par la catastrophe de la mort. Vie énergétique, entropie mortelle; énergie vitale, mort entropique. Cette mort frappe espèces et individus pendant que, irrésistible, la vie perpétue son développement. Des catastrophes extérieures ont pu affecter jusqu'à 90 % des espèces; la poussée n'est pas continue.

Voilà établie une analogie entre l'évolution des choses et celle des vifs: énergie-entropie pour les premières, vie-mort

pour les secondes. Cette continuité se poursuit-elle pour les hommes? J'entre maintenant dans le détail.

Les cinq sens ?

Bactérie, champignon, baleine, séquoia..., nous ne connaissons pas de vivants, espèces ou individus, dont nous ne puissions pas dire qu'ils n'émettent ni ne reçoivent, qu'ils ne stockent ni ne traitent de l'énergie et de l'information, ne produisent de l'entropie, n'en contiennent ni n'en meurent. Nous serions donc tentés de définir la vie au moyen de ces cinq règles ou opérations. Nous ne le pouvons pas, tant les contre-exemples surabondent.

Atome, molécule, cristal, rocher, continent, mer, planète, étoile ou galaxie..., nous ne connaissons pas, en effet, de choses, dites inertes, dont nous ne pourrions pas dire qu'elles n'émettent ni ne reçoivent d'énergie et d'information, ne les stockent ni ne les traitent, ne produisent aussi l'entropie qui les fait disparaître. Nous serions donc tentés de définir le monde et de décrire l'évolution suivant ces règles ou opérations. Nous ne le pouvons pas, tant les contre-exemples surabondent.

Individu, famille, ferme, cité, nation, culture..., nous ne connaissons pas, en effet, de personnes ou de groupes humains, plongés dans l'histoire qu'ils subissent, mais qu'ils promeuvent aussi, dont nous ne pourrions pas dire qu'ils n'émettent, ne reçoivent, ne stockent ni ne traitent d'énergie et d'information, ne produisent l'entropie qui pourra les effacer de la face de la Terre ou les entraîner à détruire son visage riant.

Reconnaissons là une analogie qui traverse les ruptures classiques entre le monde, la vie et les hommes, héritage dont la

suite assure au tableau que je trace certaine cohérence. Émettre, recevoir, stocker, traiter de l'énergie et de l'information, produire de l'entropie : voilà cinq opérations universelles.

Que nous reconnaissons, de nouveau, et fort localement, dans les organismes vivants analogues aux nôtres et, en particulier, en nos cinq sens et leur système neuronal associé. Ils fonctionnent, en effet, en recevant, émettant, stockant et traitant énergie et information, tout en produisant de l'entropie. Oserais-je dire alors que les cinq opérations susdites les projettent, eux et leur mode d'action, vers la totalité de l'Univers ou que celui-ci, par les mêmes opérations, se reflète dans les fenêtres de nos organismes ? Ne peut-on point définir la perception comme un jeu croisé d'émissions et de réceptions qui nous met en relation réciproque avec le monde ? Et si la connaissance commence par les sens, elle reste cependant conforme aux lois de l'Univers. Dès lors, la vieille querelle de métaphysique indécidable entre idéalisme – le monde est ma représentation – et le réalisme – les choses du monde existent comme telles – s'efface. Nouvelles fiançailles.

Or donc, nos techniques reproduisent à l'envi ces mêmes opérations. Qu'est-ce, en effet, qu'un ordinateur, sinon une machine qui reçoit, émet, stocke et traite peu d'énergie et beaucoup d'information, tout en produisant de l'entropie, les machines antérieures, moulins à vent ou moteurs de toutes sortes fonctionnant de la même façon, mais avec plus d'énergie, moins d'information et, sans doute, plus d'entropie ? La cohérence de ce tableau permet de penser les objets techniques sous un angle neuf et, du coup, de repenser, nous le verrons, les âges mêmes de l'histoire.

Les deux sources

Énergie-entropie, vie-mort : ces deux fois deux pôles, sources ou attracteurs, variétés physiques et vitales de positif et de négatif, se retrouvent, une fois de plus, dans la distinction contemporaine, jouant sur les signes, entre la néguentropie ou l'information, d'une part, et la répétition, inverse de la rareté, de l'autre. Nous voici entrés, de plain-pied, dans l'histoire... qui hérite donc de ce couple dont les deux sources, nouvelles quoique hautement archaïques – Empédocle disait haine et amitié, nous dirions guerre et paix, par exemple –, conditionnent, de plus près encore, par les risques de mort et les chances de vie, l'existence des individus, celle des cultures et la survie des collectivités. Bilan : le couple énergie-entropie régit le monde physique ; analogue, le couple vie-mort régit le monde vivant ; individus et groupes, dans l'espace et par le temps, nous nous soumettons, nous aussi, à un couple de ce type où l'énergie et la vie, d'une part, prennent des figures nouvelles comme l'invention et la paix, où l'entropie et la mort, de l'autre, réapparaissent en guerres et répétitions. Présumé archaïque, l'Empédocle de l'amour et de la haine s'approchait en vérité de nos façons de penser ! Si donc l'histoire où nous venons d'entrer a du sens, nous pourrions éventuellement le trouver dans l'ensemble des circulations entre ces deux attracteurs.

Il faut maintenant décrire ces circulations.

Révolutions dures et douces

Un mot avant d'en arriver là. Je viens de noter l'immense différence entre énergie et information, hautes et basses énergies, dites dures et douces, couple qui suit, j'allais dire qui

traduit, les deux couples antérieurs, propres aux choses et aux vifs : énergie-entropie et vie-mort. À ce propos, on dit parfois que la révolution numérique d'aujourd'hui advient comme une seconde révolution industrielle. Non, car, dans les machines à vapeur ou les moteurs de tous ordres, la première mobilisa les hautes énergies à l'échelle entropique alors que la nouvelle, contemporaine, mobilise plutôt, dans les ordinateurs et les portables, les basses énergies, à l'échelle informationnelle ou néguentropique : matériel et logiciel, *hard* et *soft*, dur et doux..., différents, de même, en nature et en intensité.

La révolution industrielle bouleversa, certes, bien des pratiques et des organisations, mais elle n'eut pas l'impact global des trois révolutions douces concernant les signes, induites, d'abord, dans l'Antiquité, par l'émergence de l'écriture, ensuite, à la Renaissance, par l'invention de l'imprimerie, aujourd'hui enfin, par la survenue du numérique, toutes trois portant sur les basses énergies, en d'autres termes sur l'information. Dans les trois cas, en effet, les changements visibles dans les sociétés qui les connurent, les subirent ou les inventèrent, bouleversèrent le droit, les institutions politiques, l'administration, l'économie, la monnaie, la nature et la fluidité des échanges, les métiers, l'organisation des villes et leur centralisation, la pédagogie, les sciences et l'invention de disciplines de base, comme les mathématiques jadis et les sciences expérimentales naguère, plus, pour finir, les rites et les croyances, religions de l'Écriture ou du Livre jadis, et Réformation naguère, sans compter les relations humaines, individuelles ou collectives. Ces anciennes transformations se retrouvent, quasi telles quelles, aujourd'hui, dans nos crises.

Familières aux historiens comme aux préhistoriens, les révolutions qu'ils aiment orner d'un nom dur – pierre taillée,

pierre polie, âge du bronze, machine à vapeur... –, touchent les sociétés localement ; les douces, au contraire, les changent globalement. Les premières prennent leur essor dans des pratiques portant sur la matière et les énergies dures, changent l'économie et, au-delà d'elle, certaines pratiques sociales et certaines idéologies, tandis que les secondes, parties, elles aussi, de pratiques, mais portant sur les signes et les relations humaines, inondent, d'un coup, la totalité des conduites et des institutions. Les premières scandent le temps autrement que les secondes mais les historiens s'accordent, au moins, sur la révolution de l'écriture, si importante à leurs yeux que leur discipline même commence avec elle. D'où vient que ces deux scissions et leur différence renversent cap pour cap les conditionnements ordinairement évoqués pour le sens de l'histoire : les changements dans les signes et leurs échanges auraient plus d'influence sur elle et sur lui que les transformations de la matière. Autrement dit, le doux est plus efficace que le dur. Comme jadis et naguère, nous vivons aujourd'hui, nous survivons comme témoins de cet antique et nouveau renversement.

Survivre dans ces deux paysages

Pour survivre, nous devons donc, premièrement, nous référer sans cesse à ces premiers états du monde que je viens, avec l'ensemble des sciences contemporaines, d'amarrer à l'histoire propre aux humains, comme leurs conditions d'émergence, de coexistence et, tout justement, de survie. Sans cette première phase, nous n'aurions point vu le jour ; sans nous référer à elle nous ne survivrions pas. Elle fait partie de notre histoire, comme condition au large de son existence et de sa continuation.

La finitude et la fragilité du monde et celles de notre histoire nous obligent, d'autre part, à nous retourner sur notre conduite et à la réformer, mieux encore, à la renverser. Oui, nous vivons infinis sur un globe fini, en croyant, au contraire, sans doute depuis notre émergence comme *Homo sapiens*, que notre finitude, pathétiquement pleurée par tant de philosophes, de poètes et d'amoureux, agissait, pensait, entreprenait, mains libres et coudées franches, dans un monde infini, accueillant sans contrainte et pardonnant toujours nos réalisations et donc exploitable à merci. Pendant des millénaires, nous nous estimâmes, à juste titre, doux dans un monde évidemment dur. Cette illusion de liberté couplée à la nécessité, que l'on pourrait dire existentielle et collective, a perduré jusqu'à ce que le monde menace ruine et, par là même, nous menace. Alerte rouge : nous venons de découvrir la finitude et la fragilité de notre monde, physique et vivant, en même temps que la croissance indéfinie de nos désirs et de nos entreprises, usages mis en route par nous depuis si longtemps que nous croyons encore naïvement à l'obligation de continuer son développement et aux modalités de vie et de pensée qu'il impose. À force d'accéder à de plus en plus hautes énergies, de construire et de développer ce que j'ai appelé jadis des « objets-monde », nous devînmes durs envers un monde plus doux que nous le croyions. Se profile alors une incompatibilité entre les deux espaces-temps, naturel et historique. Éviter à tout prix une telle opposition conditionne désormais notre survie.

Voilà pourquoi je propose, dans les pages qui suivent, un schéma d'évolution historique, dont je reprends la forme en revenant à l'héritage que le monde et la vie transmettent aux hommes, héritage duel – énergie-entropie, vie-mort, dur-

doux – dont l'excessive simplicité va scandaliser, à coup sûr et à juste titre, les historiens, mais qui s'est imposé à moi comme une leçon majeure des temps qui nous conditionnent, mais aussi et surtout comme une tâche essentielle pour les temps à venir. En deux mots déjà dits : l'entropie et la mort ne cessent de dévaster, par nature et de nos propres mains, ce paysage à la fois naturel et humain, promis, dès lors, à la désertification ; la vie et l'information le cultivent pour le rendre riant et fertile. Voilà le choix. Voilà, aussi, ce qui scande notre histoire, vouée longtemps aux forces de la mort avant que, conscience prise, nous appliquions un programme de vie.

Le couple vie-mort : forces et faiblesses

« La vie, disait un médecin des siècles passés, groupe un ensemble de forces qui s'opposent temporairement à celles de la mort. » À cette fruste définition, j'ajouterais volontiers que, puissantes formidablement, celles-ci ne nécessitent pas des moyens sophistiqués d'exécution ; quiconque peut aisément tuer, parfois d'un seul coup de poing, alors qu'il faut un long processus, souvent original et difficile à suivre, pour parvenir à promouvoir une nouvelle vie, de flore, de faune ou humaine, et un plus long processus encore pour rendre pacifique une vie collective : guerres faciles, paix malaisée. Pour l'individu et pour nous tous, la vie se révèle faible devant la mort : tous les hommes sont mortels. Banale pour chacun, cette fatalité se reproduit en grand dans nos collectivités. Les civilisations sont mortelles.

Avant d'en venir là, considérons d'abord la vie sur le gigantesque empan de la phylogénèse, le long de laquelle,

contingemment, en individus divers, les espèces naissent et disparaissent depuis trois milliards huit cents millions d'années, pendant une partie notable du Grand Récit. De sa puissance, la vie semble, là, défier la mort, et même l'emporter sur elle, puisque contrairement aux individus et aux espèces, pour qui la vie n'est qu'un intermède sur un fond global de mort, la mort, au contraire, ne joue, là, de rôle que discontinu, localement, sur un flux traversant un réseau global et vital, flux irrésistible et sans interruption depuis son émergence, sauf catastrophes connues qui le cassèrent sans l'arrêter.

Le doublet vie-mort règne donc de trois manières : celle, existentielle, subie ou manipulée par l'individu, mortel et toujours ému par son destin ; celle, tragique, des collectivités qui le subissent, le manipulent et en meurent ; celle, enfin, triomphale au contraire, d'un processus commencé en des temps immémoriaux et dont la vitalité n'interrompt jamais depuis lors la vivacité. Puissent les armes de nos contemporains n'interrompre point les deux dernières !

Détaillons les trois. Le long de la part spécifique et vitale du Grand Récit, le couple vie-mort donne un incontestable avantage à la première puisque, durant l'évolution, la mort filtre, favorise même l'avancée irrésistible de la vie, des mutations que l'on dira plus tard manquées offrant à la sélection la possibilité d'éliminer les monstres sans promesse mais favorisant celles, réussies, qui font le plus de descendants, quoiqu'on puisse objecter dix réalités à ce modèle, en particulier qu'un avantage immédiat peut se retourner à terme comme une tare et réciproquement – la vie usuelle nous apprend, à loisir et souvent à nos dépens, ce type de renversement. Le temps de la vie avança, par catastrophes, triomphal. Je ne veux pas

dire qu'il s'améliore ou se complexifie ; je dis simplement qu'il n'arrête pas d'enchaîner des paysages.

Vision collective

Au cours de ce premier temps émerge *Homo sapiens*, il y a quelques dizaines de milliers d'années. Nous n'avons pas beaucoup de repères démographiques pour estimer son espérance de vie, que les spécialistes fixent parfois à dix ans, pour ces hautes époques et pas à beaucoup plus pour notre antiquité. Alors, la fonction du doublet vie-mort se renverse, au moins, d'abord, et je l'ai dit, pour l'individu. La puissance inévitable de la mort limite à tout jamais son existence temporaire, fragile, bornée, longtemps impuissante. La vie perd son cours triomphal pour s'amenuiser, puis céder devant l'emprise de la mort. Alors que, jadis, elle enjambait la mort, ici, celle-ci vainc la vie. Mais il ne s'agit plus de la même échelle temporelle, d'abord milliardaire, ensuite décennale.

La question, maintenant, et elle concerne ce que, communément, nous appelons l'« histoire », porte non plus sur les vies de la phylogenèse ni de l'ontogenèse mais sur les cultures et les collectivités humaines. Comment se trouvent-elles travaillées par le couple vie-mort ? Par les temps préhistorique et historique, l'humanité subsista malgré ou contre le régime majeur de la mort ou subie ou infligée : maladies, mortalités infantiles, décès des mères en couches, épidémies, famines, guerres tribales continues, esclavage, persécutions, exactions envers les femmes, injustices, assassinats, martyrs et persécutés des religions, affamés de l'économie dominante, inégalités sociales féroces... remplissent régulièrement les tombes

d'enfants, de jeunes gens et de cadavres d'âge précoce, sans doute depuis notre propre origine. Considéré sous cet angle, on peut concevoir le sens profond de ce que la théologie nomme le « péché originel », le mal, c'est-à-dire la violence qui travaille sans cesse le temps. Rappelons que nous sommes l'une des rarissimes espèces vivantes pratiquant le meurtre intraspécifique ; la plupart des animaux en conflit ne vont pas jusqu'à tuer l'adversaire vaincu. Un paléanthropologue disait récemment que l'une des réussites miraculeuses de l'espèce humaine consiste en sa propre survie face aux fléaux extérieurs et à ses usages belliqueux.

J'ai cité plus haut le mot courant selon lequel les civilisations sont mortelles. Certes. Toutes les périodes étudiées par les archéologues et les préhistoriens ne laissèrent que des restes, parfois difficiles d'accès, souvent malaisés à interpréter. Même les cultures que les Occidentaux étudient sous le nom d'Antiquité donnent le spectacle navrant de pierres sur pierres muettes. Par périodes, la mort gagne ; dévastera-t-elle la nôtre ? Sauf que l'humanité elle-même a survécu à ces destructions collectives. Comme certaines espèces lors de catastrophes bien documentées, les humains, têtus, traversèrent la mort, à travers maintes civilisations disparues. Pour combien de temps ? Voilà une question qui nous paraît cruellement nouvelle mais qui, sans doute, ne cessa de se poser depuis notre propre origine, puisque le récit biblique du Déluge en donne un témoignage précis et global, énoncé en diverses langues dans plusieurs cultures. À force de nous entretuer, parviendrons-nous à nous éradiquer ? La mort vaincra-t-elle définitivement nos collectivités ? Difficile de méditer aujourd'hui sur l'histoire sans poser cette question.

L'avancée toute nouvelle de la paix s'expose, de soi et en raison de sa faiblesse et des difficultés de sa réalisation, aux puissances transhistoriques de la mort, majoritaires et irrésistibles mais, surtout, formidablement archaïques par rapport à cette récente avancée. Pour les organismes comme pour les sociétés, rien de plus ancré, rien qui paraisse plus « naturel » que les acquis les plus anciens, d'autant plus résistants qu'ils sont là depuis longtemps. Nous ne cessons d'en être, jour après jour, les témoins. Cet archaïsme mortel reviendra-t-il en force dans une aire qui l'a connu jadis, mais qui fut récemment pacifiée ?

Voilà l'enjeu majeur d'aujourd'hui.